

Le magazine qui permet aux précaires d'ouvrir les yeux du lecteur sur leur réalité kafkaïenne, le réalisme de leur lutte et leur irrépressible humour !

# Chemins de traverse

> P.9



# Créer un jeu pour exister

DoucheFLUX crée un jeu de plateau pour rendre une voix à ceux qui l'ont perdue.

> P.10



Photo : DoucheFLUX



n° 17 – Été 2016

Avec le soutien de  
Met de steun van



samen investeren in welvaart en welzijn  
s'investir dans le bien-être et la prospérité

## ÉDITORIAL

### Euthanasiez-moi !

Je crois que j'en ai un peu trop fait dans le domaine de l'inconscience et de l'imbécillité caractérisée. J'ai fait souffrir les autres et en particulier moi-même, ainsi que mes compagnes. Il est grand temps d'en finir. En effet, pour enfin pouvoir organiser mes merveilleuses funérailles (découvrez-en tous les détails dans le DoucheFLUX Magazine n° 16), il faut d'abord m'occire. Étant donné la morale dominante de nos jours, cela doit être organisé de manière moralement correcte et tout le tralala. Je laisse à la population le soin de choisir la méthode la plus démonstrative. Je manque un peu d'imagination dans ce domaine, mais je laisse à la population le soin de se charger de cette délicieuse tâche: strangulation, pendaison, inoculation de maladies diverses, insertion d'objets divers dans l'anus, castration à vif et autres joyeusetés de tout acabit. J'aimerais quitter cette merveilleuse planète avec le corps en un seul morceau, alors épargnez-moi trop de turpitudes.

À la réflexion, une mort banale ne serait pas à la hauteur de ma réputation internationale. J'opterais donc pour une mort crapuleuse (à l'image de ma vie), à savoir une barre de fer chauffée à blanc dans le fion, à l'instar de ce roi d'Angleterre pédéraste (dont j'ai oublié le nom) : oui, je suis snob, mais pas (encore) pédéraste ! Je verrais bien la cérémonie sur une scène de

suite p. 2

théâtre bruxellois, un 1<sup>er</sup> avril (jour des blagues... et de mon anniversaire!). Le président de DoucheFLUX me semble la personne la plus adéquate pour cette tâche mortifère. Avant l'opération finale, j'exige une énième et ultime Chimay bleue pour préparer mon rectum à la douleur. Un maximum de jeunes femmes en décoration sur scène serait un élément spectaculaire à la hauteur de mon imaginaire. En fond sonore, *Que ma joie demeure* de Jean-Sébastien Bach. Les spectateurs applaudiront, bien sûr, avant, pendant et surtout après l'exécution. Si, d'aventure, je m'écrie à la dernière seconde: «Stop! Je change d'avis! On arrête tout!», merci de ne pas en tenir compte. Dans le brasero, on placera évidemment du charbon de bois mais, en plus, de l'encens et du benjoin (oui, je suis à la masse, mais pas à court de vocabulaire). Le profit de la billetterie sera pour l'asbl DoucheFLUX et pour ma fille Angelina, 50-50. Pourquoi DoucheFLUX? Parce que je suis un gros lèche-cul.

Mais pourquoi tiens-je si peu à la vie? me demanderez-vous. Mes funérailles seront somptueuses, certes, mais pourquoi les précipiter? Parce que ci, parce que ça. En fin de compte, je ne sais plus très bien: j'ai la mémoire qui flanche. C'est sans doute pour ça que j'ai décidé d'en finir au plus vite...

Pour en terminer avec ce travail d'écriture éreintant, je vous laisse et tire ma révérence.

Bien à vous,

Votre dévoué P.d.R.



### Enrico, grand lecteur et néanmoins précaire, nous livre une recension sélective de ses dernières trouvailles

«AIMER... Faire sans cesse l'effort de penser à qui est devant toi, lui porter une attention réelle, soutenue, ne pas oublier une seconde que celui ou celle avec qui tu parles vient d'ailleurs, que ses goûts, ses pensées et ses gestes ont été façonnés par une longue histoire, peuplée de beaucoup de choses et d'autres gens que tu ne connaîtras jamais. Te rappeler sans arrêt que celui ou celle que tu regardes ne te doit rien. Cet exercice te conduit à la plus grande jouissance qui soit: Aimer celui ou celle qui est devant toi, l'aimer d'être ce qu'il est, une énigme, et non pas d'être ce que tu crois, ce que tu crains, ce que tu espères, ce que tu attends, ce que tu cherches, ce que tu veux. J'ai toujours craincé ceux qui ne supportent pas d'être seuls et demandent au couple, au travail, à l'amitié voire, même au diable ce que ni le couple, ni le travail, ni l'amitié ni le diable ne peuvent donner: une protection contre soi-même, une assurance de ne jamais avoir affaire à la vérité solitaire de sa propre vie. Ces gens-là sont infréquentables. Leur incapacité d'être seuls fait d'eux les personnes les plus seules au monde. Le monde n'est si meurtrier que parce qu'il est aux mains de gens qui ont commencé par se tuer eux-mêmes, par étrangler en eux toute confiance instinctive, toute liberté donnée de soi à soi. Je suis toujours étonné de voir le peu de liberté que chacun s'autorise, cette manière de coller sa respiration à la vitre des conventions, et la buée que cela donne, l'empêchement de vivre, d'aimer. "Très peu de vraies paroles s'échangent chaque jour, vraiment très peu. Peut-être ne tombe-t-on amoureux que pour enfin commencer à parler. Peut-être n'ouvre-t-on un livre que pour enfin commencer à entendre." Aimer quelqu'un, c'est le dépouiller de son âme, et c'est lui apprendre aussi – dans ce rapt – combien son âme est grande, inépuisable et claire. Nous souffrons tous de cela: de ne pas être assez volés. Nous souffrons de forces qui sont en nous et que personne ne sait piller, pour nous les faire découvrir. "Pour qu'une chose soit vraie il faut qu'en plus d'être vraie elle entre dans notre vie." Deux biens sont pour nous aussi précieux que l'eau ou la lumière pour les arbres: la solitude et les échanges. "Quand on aime quelqu'un, on a toujours quelque chose à lui dire ou à lui écrire, jusqu'à la fin des temps." On n'a qu'une faible idée de l'amour tant qu'on n'a pas atteint ce point où il est pur, c'est à dire non mélangé de demande, de plainte ou d'imagination. Rencontrer quelqu'un, le rencontrer vraiment – et non simplement bavarder comme si personne ne devait mourir un jour –, est une chose infiniment rare. La substance inaltérable de l'amour est l'intelligence partagée de la vie. Il y a un instant où la mort a toutes les cartes et où elle abat d'un seul coup les quatre as sur la table.» (Christian Bobin).



**On ne naît pas sans abris, on le devient.**  
Martial

Dans le cadre de la Conférence politique de la FEANTSA (Fédération européenne des associations nationales travaillant avec les sans-abri) des 9 et 10 juin 2016 au Palais d'Egmont sur le thème «Valoriser le consensus européen: un levier pour vaincre le sans-abrisme», une visite de Bruxelles offrant une autre perspective de la ville a été réalisée par Martial et Christophe (remplacé au pied levé par Pierre), sous la houlette de DoucheFLUX, qui a pris pour sa peine 10 % des 250 € dégagés par FEANTSA pour les deux guides.



# Leçon de français

«Les cours de français sont un pont d'amour entre les peuples du monde».

De nombreuses personnes de partout dans le monde arrivent ici, à Bruxelles, pour y trouver une autre vie avec leur famille. «Entr'Aide des Marolles» est un centre culturel et de santé, où des gens du monde, qui enseignent le français, peuvent danser leurs charmantes danses, cuisiner leurs mets délicieux, chanter leurs belles chansons ou écrire nombre de beaux poèmes ou de belles histoires. La roue de la Vie et de l'Amour pour une petite leçon de français pour faire voyager les étudiants avec Le Petit Prince d'une autre planète pour trouver en Belgique le mystère d'une très vieille population «que les Romains ont eu beaucoup de difficultés à conquérir, ici, ils veulent étudier, d'abord la langue et après cela la grande culture belge et française». Le Petit Prince est ici pour cueillir

une fleur spéciale et les migrants sont ici pour être heureux. Les professeurs, avec leurs méthodes spéciales, vont nous aider à trouver une belle fleur appelée «langue française», qui est un symbole de grand amour et de respect pour la planète de gens courageux (comme Astérix et Esméralda, Geneviève de Brabant); seul l'«Homme égoïste» essaye à toutes forces de faire la guerre, poussant les gens hors de leurs pays, ou les tuant chez eux. Nous sommes des fleurs, aussi, et nous sommes ici pour vivre et pour faire la paix, pour parler de la grande tragédie de la guerre. Dans ce monde, nous sommes nés pour être ensemble, pas pour pleurer comme une mouette, appelant sa femme, son fils, son frère ou son ami. Il ne peut accepter d'être seul, comme une mouette dans le

vent. Si nous détruisons les fleurs (les gens), soyons sûrs que nous serons seuls et la guerre nous poussera hors de notre planète pour trouver d'autres pays où vivre, si nous détruisons le monde. Combien de gens y seront? Le grand Homme égoïste essaye de faire de nous de la «poudre de petites ou de grandes étoiles», mais nous donnons de l'amour pour faire fleurir l'arbre (notre monde) et pour trouver un bon moyen de s'entraider sans aucun bénéfice. Combien de fleurs y a-t-il dans notre monde? Combien de couleurs ont-elles? Si vous faites la guerre, vous pouvez tuer le grand «Arbre du monde» et les pays ne seront pas sauvés. Une langue est une porte, un point, une connexion, elle vous aidera à mieux connaître nos habitudes, pour que nous puissions parler d'amour et de respect. Comment pouvez-vous parler de nous, si vous ne voyez pas la beauté de nos chansons, de nos danses, de nos habits (Arabes, Tibétains, Thaïlandais, Américains, Roumains, Afghans, Africains, Indiens ou Japonais)? Comment pouvez-vous comprendre nos symboles ou nos fleurs, si vous n'essayez pas de faire en sorte que le grand Homme égoïste nous aime ainsi que nos fleurs? Nos enfants sont nos fleurs, comme le Petit Prince qui est malheureux d'être seul sans sa rose, mangée par le mouton, nous essayons de trouver un autre pays pour être heureux, aussi. Parlant l'arabe, l'afghan, le russe, l'indien, le tibétain, l'allemand, le roumain, le japonais, l'anglais ou le français, nous sommes les messagers de la Paix, de l'Amour et de l'Espoir; bientôt, nous réaliserons ce que cela signifie d'être un bon frère et de le rendre heureux, de l'aider, même d'étudier le français, d'être capable de comprendre les signes de ce monde francophone. La roue du temps passera comme une grande rivière, prendra nos vies, l'une après l'autre. L'important est ce que nous pouvons faire pour notre société, notre monde, les pauvres gens et les enfants et pour stopper la guerre. Il est important d'étudier pour nos cours de français ou d'anglais, ce qui signifie partager, comme des frères dans le monde. Personne ne doit mourir dans la rue, sans abri, sans nourriture, sans sa fleur spéciale. Le vent soufflera notre âge, mais nous pouvons dormir en paix, parce que nous faisons un monde d'amour pour nos enfants et nous ne vivons pas en vain... L'amour est très important pour faire la paix, il peut être la clef du bonheur dans le monde. L'amour... L'amour est nécessaire pour faire le printemps dans le monde, avec la paix, après des milliers d'années de guerre. Cela a été un grand désastre pour notre amour et pour la paix, pour la nourriture, l'énergie d'or. N'écrasez pas les merveilleux miracles de ce monde avec votre esprit sombre! Aimez-les comme ils sont et faites-en d'autres si vous pouvez! Nous n'avons pas assez de temps pour voir ou pour faire ce que nous pouvons parce que la vie est courte, mais avec nos cours de vie et de français, nous pouvons être de bons frères...

Elena Pricop-Luca.



Design: Elena P.L.

# Jeu des 7 différences

Sauras-tu distinguer l'agenda du président de DoucheFLUX et celui d'un précaire fréquentant régulièrement l'asbl ?

Réponse dans le DoucheFLUX Magazine n°18.



précaires experts

## Rencontres élèves/précaires : enrichissant

Désireux de comprendre le sans-abrisme, des élèves du Collège Roi Baudouin de Schaerbeek, en option « aide familiale », ont pu, grâce à une animatrice de l'asbl Confédération parascolaire, l'équipe d'enseignants et la direction de leur école, mener à bien un travail à

la fois photographique et littéraire, l'aboutissement de rencontres éclairantes et inspirantes avec des précaires ainsi qu'avec des travailleurs sociaux de trois asbl du secteur bruxellois de lutte contre la pauvreté : Infirmiers de Rue, Jamais Sans Toit et DoucheFLUX.

Chaque élève a créé un diptyque composé d'une photo et d'un texte en résonance. Puis il s'est agi de proposer à des précaires d'évaluer leur travail, inaugurant ainsi une sorte de « Prix du jury précaire ».

Voir ci-contre les trois lauréats, dans l'ordre : Rosette, Linda et Gladwys.



Les élèves du Collège Roi Baudouin de l'option Aide familiale.



Les membres du jury.



Risque zéro ou risque ridicule ? Ayant peut-être la gale, Pierre a dû voter en restant à l'extérieur du Collège...



## Je vois un homme

Derrière ces vêtements se trouve un homme  
Un homme comme tous les autres, qui a besoin d'un abri, d'une famille et d'un travail  
Un homme qui souhaite qu'on le regarde comme un être humain  
et pas comme une chose.  
Beaucoup d'entre nous pensent qu'un sans abri n'est pas plus vivant  
qu'une statue,  
Beaucoup estiment qu'on devrait à peine le regarder  
Beaucoup des passants n'ont même pas le courage de le regarder  
dans les yeux.  
Pourquoi? Est-il moche? N'est-il pas à votre goût? Ressemble-t-il  
à un monstre?  
Le pourquoi? C'est la question que beaucoup d'entre nous  
devraient se poser.  
Car moi je vois un homme, un homme qui mérite aussi une chance  
Je vois un père, un frère et je vois un être humain comme moi.

Rosette

## Réalité

Je vois un homme assis,  
Immobile,  
Abandonné au sol,  
Il attend ...  
Peut être qu'il attend un soutien,  
Une main pour le faire sortir de cette vie.  
Il ne renonce pas.  
Il vit sans un toit au-dessus de lui,  
Sans famille autour de lui.  
Même s'il est dans une situation qu'il ne désire pas,  
Il reste là, visible, sans honte.  
Cette photo pourrait illustrer un article de journal  
Mais c'est d'abord une réalité  
Que cet homme met devant nous.

Linda



## Un regard sans préjugé!

Un bon préjugé est un préjugé mort.  
Derrière cette bouteille, je te cherche  
mais je ne te trouve pas  
Derrière cette bouteille, une personne alcoolique  
Derrière cette bouteille, une personne violente et  
agressive  
Derrière cette bouteille, un malfrat, un voleur  
Derrière cette bouteille, une personne sale,  
mal habillée  
Derrière cette bouteille, une personne décoiffée dont  
les gens parlent  
Mais derrière cette bouteille, je ne trouve qu'un  
homme qui cherche à se nourrir, à s'abriter, à dormir, à  
travailler, à respirer...  
Et cet homme il peut être intelligent, séduisant,  
attachant, souriant  
Derrière cette bouteille, c'est mon regard  
qui a changé.

Gwladys



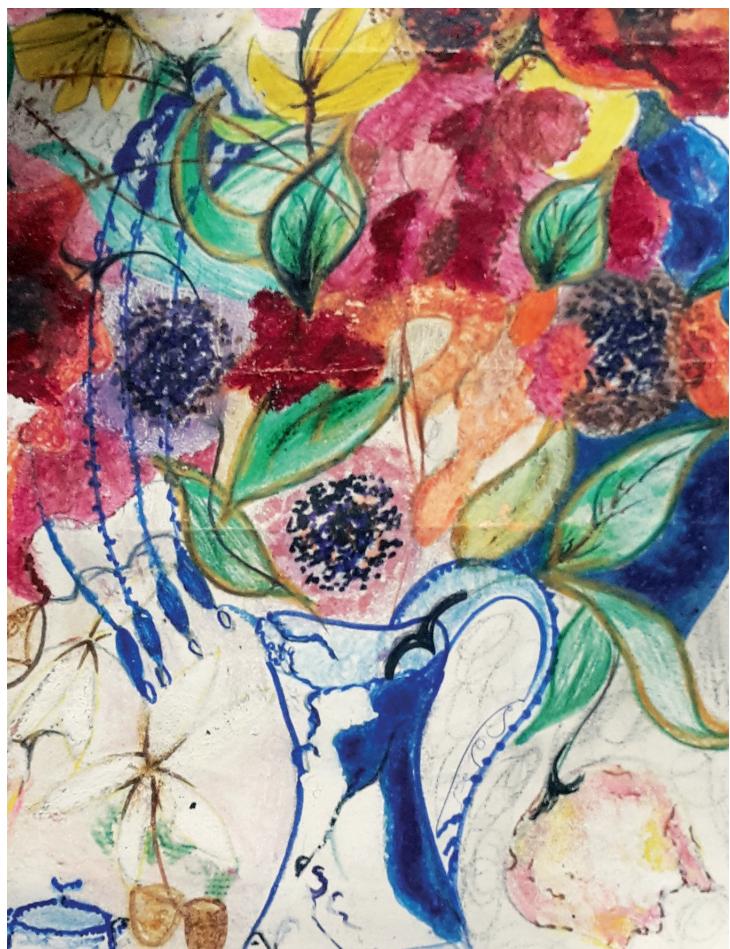
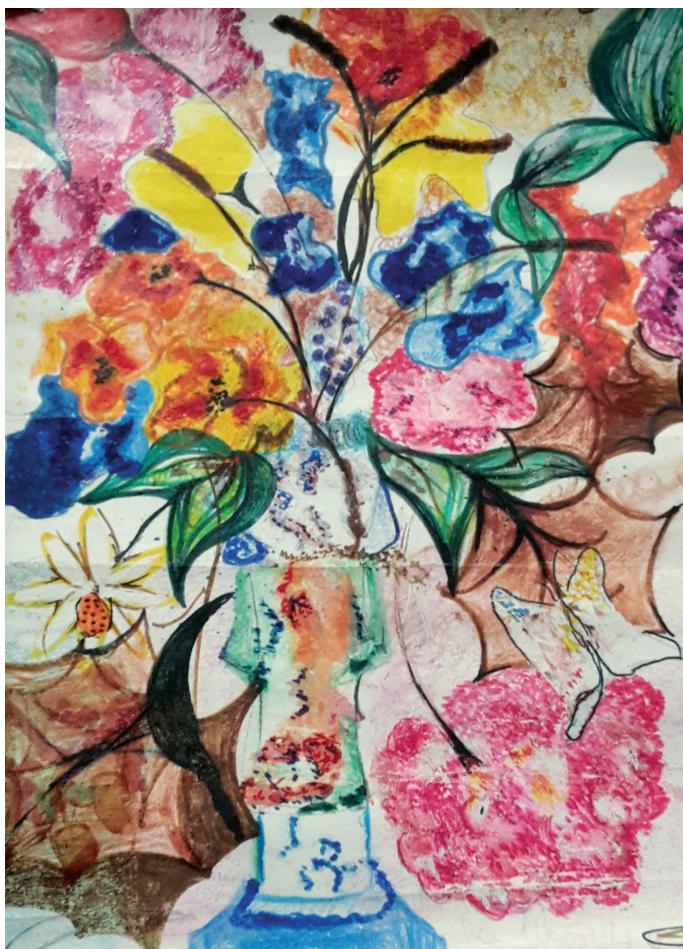


déchets dans les rues ainsi que les mendiants solidaires de l'industrie de la  
plus intéressé par la propreté de la ville au niveau de la pollution de l'air.  
r la pollution sonore produite par les ambulances, les voitures de police et  
e liberté de mouvements mais aussi, comme des objets surdimensionnés sur  
elle  
andre. Il y a des milliards de personnes qui rêvent d'une belle voiture et, ce  
es mégots, les canettes et, qui sait, les mendiants  
l'amour

David  
Trembla



**Amiral Lin Soil fréquente l'Entraide de Saint-Gilles, à Bruxelles. Ses peintures, très colorées et joyeuses rendent hommage à la nature :**



Merci à Catherine Snijers, ex-coordinatrice des films-débats, qui ont lieu à l'entraide de Saint-Gilles, pour ce contact très artistique.



# Mes chemins de traverse (1<sup>ère</sup> partie)

**Milou est un homme sensible, émouvant et sexy. Il a tout vécu et nous livre la première partie de l'histoire de sa vie. Une vie complexe relatée avec beaucoup de réalisme et parfois avec humour.**

Ma maman est née dans les Asturias en 1930. Mes deux frères et ma sœur sont nés dans les montagnes espagnoles, près des Pyrénées. À cette époque-là, il n'y avait pas de chemin qui allait directement au village. Il fallait donc y aller à cheval. Ce qui était le plus important à faire était la récolte de patates et de blé. Ma mère, mes frères et ma sœur n'ont jamais été à l'école. Aujourd'hui, ma mère ne sait toujours ni lire ni écrire, malgré le fait qu'elle ait vécu ici une grande partie de sa vie. Elle est arrivée en 1960, ne connaissant pas la langue, lors de l'immigration espagnole. C'était à l'époque du drame du Bois du Cazier à Marcinelle. C'était bien pour ma mère, parce qu'elle avait eu trois enfants de trois hommes différents. Elle se sentait mal dans son village, car à cette époque, c'était très mal vu qu'une femme élève seule ses trois enfants et ne puisse garder son homme à la maison. Donc, elle est arrivée ici seule et a fait venir ses enfants plus tard.

Moi, je suis né en 1968. Jusqu'à mes 5-6 ans, j'ai été placé dans un orphelinat tenu par l'Armée du Salut. Je pense que ma mère avait aussi un logement à l'Armée du Salut. Elle allait travailler en journée et moi, j'étais sous le régime d'orphelin, sans mère et sans père. J'y suis resté jusqu'à mes 6 ans, ou plutôt jusqu'à l'arrivée de mes frères et de ma sœur (que je n'avais jamais vus). Ma mère les a fait venir du village, car elle en avait enfin les moyens. Elle s'est donc retrouvée avec quatre enfants, à devoir travailler pour nous nourrir et nous loger.

À l'orphelinat, je ne sais pas si c'était des bonnes sœurs ou pas. Elles avaient un uniforme. À cette époque, les religions étaient assez contraignantes. Elles n'hésitaient pas à lever la main sur les enfants. J'ai des souvenirs de punitions où j'étais enfermé dans la cave, je devais faire des corvées. C'était dans les années 1970 et la communication entre

adultes et enfants n'était pas comme aujourd'hui. Le devoir de communiquer avec les enfants est venu plus tard.

Quand je suis sorti de l'orphelinat, on a vécu à cinq ans à Saint-Josse dans une petite maison. Je me rappellerai toujours cette maison: il y avait deux étages et notre chambre devait avoir environ 1,50 mètre de haut. C'était un entresol et pour pouvoir y accéder, on devait s'accroupir. C'était comme un petit débarras tout en longueur. On couchait là. On dormait à trois dans un lit, les deux grands frères et moi. Ma sœur avait son propre lit, parce que c'était une fille. De temps en temps, ma sœur me demandait de dormir avec elle. C'était pour «jouer». Elle a 12 ans de plus que moi, donc elle devait avoir 18 ans et elle voulait découvrir certaines choses liées au physique de l'homme. Elle disait: «Milou, viens dans mon lit, on va jouer à des trucs», je ne savais pas ce que je faisais. Comme c'était ma grande sœur, je croyais que c'était normal. Quand nos parents ou grands-parents, nos grands frères nous disent des choses, on se dit que ce sont des trucs normaux. J'avais plus l'impression qu'on jouait avec moi comme on joue avec une poupée que de jouer normalement comme le font les enfants de mon âge.

Après, j'ai été à l'école et c'était assez dur, parce qu'à cette époque-là, quand on allait à l'école, la première chose qu'on vous demandait, c'était les noms des parents. On vous donnait deux papiers: sur l'un, tu mettais le nom de ta maman et sur l'autre, celui de ton papa. Je n'ai jamais connu mon père, alors... Déjà, de ce côté-là, c'était mal barré, parce que ne sachant pas quoi dire et n'osant pas dire que mon père n'était pas là, je disais que mon père était mort à la guerre, pour couper court aux explications. J'étais déjà de l'étranger, alors ne pas avoir de papa, en plus... Je ne voulais pas des moque-

ries des autres enfants. Les enfants sont méchants quand ils le veulent.

Ce n'est pas parce qu'on est le plus jeune qu'on est plus gâté! Comme on n'avait pas beaucoup d'argent, je devais mettre les vêtements de mes frères et de ma sœur. C'était l'époque où l'on raccordait les coudes, les genoux... Enfin, c'était la honte! C'était la mode des pantalons pattes d'éléphant, avec des chemises au col «pelle à tarte», des cagoules à la con! Moi, j'étais super gêné, je ne pensais pas à tout ça... Ma mère voulait surtout qu'on ait chaud... Elle nous mettait des bas de fille! À la gymnastique, je n'osais pas retirer mon pantalon, de crainte que l'on voie que je portais des bas de filles pour avoir chaud. J'étais super gêné et super révolté en même temps, parce que je me disais que ce n'était pas normal. Les autres enfants de mon âge avaient de belles baskets, s'habillaient en Lacoste. Je me demandais pourquoi je n'avais pas des choses comme ça. Étant jaloux et envieux des autres enfants, je suis devenu un mauvais garçon, parce que je voulais la même chose qu'eux.

À cette époque-là, même si on avait à manger tous les jours, on n'était jamais sûrs de quoi serait fait le lendemain. Des fois, quand je partais, je me disais: «J'ai bien mangé ce matin, mais est-ce que j'aurai de la soupe chaude ce soir?» Des fois, c'était des grosses marmites, puis pendant deux jours avec deux lentilles, trois patates et un lardon. On n'avait pas d'argent.

Me disant que je n'avais pas ce que les autres avaient, je me suis mis à voler. Je voulais être un enfant normal avec des vêtements normaux et mangeant normalement. À la longue, je suis devenu délinquant.

Milou

(À suivre...)



# Créer un jeu pour exister

Alors que le jeu est souvent considéré comme une activité fantasque et à l'opposé des réalités, l'asbl bruxelloise DoucheFLUX, qui œuvre pour le bien des démunis en leur redonnant énergie, dignité et estime de soi, propose un exemple de ralliement autour d'un projet ludique, motivé par un objectif social ambitieux : créer un jeu de plateau pour rendre une voix à ceux qui l'ont perdue, loin des lieux communs et de la bien-pensance.

Encore une preuve que l'Éducation permanente peut être le porte-drapeau d'expérimentations et d'innovations en matière de lien social.

«Si tu perds tous tes points de moral, tu fais quoi?

– On peut picoler, par exemple?

– Ok, picoler redonne des points de moral, mais alors ça doit être épéphémère et ça doit avoir un effet secondaire, genre perdre des points de vie.

– Bien sûr, il y a toujours un effet négatif après la picole et puis ça ne marche pas tout le temps... faisons en sorte que ça ne marche qu'une fois!»

C'est le type d'échanges entre Nicolas Ovigneux de «Let's play together» et un précaire auquel on peut assister lors d'une réunion pour la création du jeu de société DoucheFLUX. Preuve que l'objectif est d'embrasser une réalité sans fard, sans langue de bois et de rendre compte, de la manière la plus exhaustive possible, des conditions de vie de ceux qui vivent à la rue. Ainsi, au fil des discussions, les mécaniques du jeu se mettent en place. Nicolas, qui apporte son regard de spécialiste à l'association dans le processus de création du jeu, prend scrupuleusement note et tente de trouver un équilibre entre la mise en valeur des récits collectés par les bénévoles depuis décembre 2015 et la jouabilité.

Concevoir un jeu de société pour donner la parole aux «sans», c'est un peu comme écrire un livre. Il faut recueillir des histoires, des anecdotes, pour comprendre la vie à la rue. D'abord jeu de l'oie, le projet est devenu un jeu de plateau (et à l'heure où nous écrivons ces lignes, une discussion pour le faire évoluer en jeu de rôle a été lancée, tant les collectes ont été riches), une errance dans une ville anonyme, où on doit

se débrouiller pour survivre et sortir de la rue en luttant contre le jeu et les autres joueurs, car il est hors de question que l'expérience soit coopérative. «Dans la rue, tu n'as pas d'ami, c'est chacun pour soi et c'est tout. Le premier qui sort a gagné, pas question de faire demi-tour pour aller chercher un copain.»

Le jeu doit être assez difficile pour témoigner de la réalité, laisser une grosse part au hasard mais aussi ne pas rebuter le joueur. Le travail de l'équipe est alors extrêmement complexe: représenter un quotidien désenchanté, l'absurdité d'un système qui a aspiré, digéré des êtres humains avant de les recracher et leur tourner le dos. Ces derniers vont tenter de remonter à la surface en jouant avec la chance et au hasard des rencontres, car «la chance, c'est la chose la plus importante dans la rue. Tout passe par là», nous rappelle Patrice, ancien SDF et membre très actif de l'association. Un accent particulier est donc donné à ce sujet: tout perdre d'un coup, se faire refuser par une association sans raison, juste par «manque de bol»... Le jeu doit vous faire ressentir cette injustice, nous faire dire «mais ce n'est pas possible, ce n'est pas juste!»

Pour DoucheFLUX, asbl qui fonctionne avec et pour les précaires, l'utilisation du jeu de plateau fait écho à la découverte d'un moyen de communication en or. D'une part, il y a cette collecte, ce moment entre les volontaires et les démunis où ces derniers peuvent témoigner de leur expérience, être écoutés attentivement avec la conscience de participer à un projet concret, et ce rapport entre l'asbl et le joueur pour faire passer un message.

L'utilisation d'un média ludique permet en effet d'informer de manière efficace, car le jeu est avant tout considéré comme un outil pédagogique et sa cible est vaste: outre une présence dans les réseaux de distribution classiques et dans les ludothèques, le jeu pourra être utilisé dans les salles de classe, des animations pouvant être coordonnées par l'équipe, peut-être même avec des précaires qui iront accompagner les joueurs dans leur aventure, car le jeu est avant tout une rencontre et, comme interroge Luc Mathys à propos du jeu: «Comment peut-on passer à côté d'une possibilité aussi simple et évidente d'entretenir des échanges incroyables?»

Il s'agit donc d'expérimenter le matériau ludique et de l'utiliser «à la façon du sucre qui enrobe le médicament afin d'en dissimuler l'amertume» (C. Duflo – ref). Le jeu devient un outil ultraperformant pour les travailleurs du socioculturel qui cherchent un équilibre entre l'austérité de leur mission, la nécessité de toucher le plus grand nombre et le respect du sujet. En somme, c'est une sorte de «cheval de Troie» qui permet de capter et de garder l'attention tout en diffusant un message social.

Jouer permet d'expérimenter le réel, de le construire et de le tester émotionnellement, chose que l'on ne peut éprouver en suivant une conférence ou en lisant un article de presse. L'activité ludique permet l'immersion dans un contexte qui nous est inconnu, nous confronte à des situations et nous propose d'élaborer des modèles applicables à la réalité sociale et complexe d'une société de plus en plus abstraite et virtuelle.



Photo: DoucheFLUX

Leila et Nicolas

D'ailleurs, quand on interroge Patrice sur ce qui le pousse à rentrer dans ce projet, sa réponse est claire: « Nous voulons que les gens se rendent compte de l'existence de ceux qu'ils ignorent tous les jours, nous voulons qu'ils comprennent la réalité de notre quotidien. » En cela, l'expérience de DoucheFLUX rend compte de l'intelligence de l'utilisation d'un média qui, malgré son apparence ludique et rêveuse, n'a pas fini de nous surprendre avec la richesse de ses applications et sa proximité avec la réalité.

Arnaud Dubuc, résumé par Patrice Rousseau

Découvrez la version longue de ce texte au Brussel Game Festival, les 27 et 28 août – Parc du Cinquantenaire – Musée Royal de l'Armée.





# Interieurvormgeving Luca School of Arts ontwerpt voor de daklozen van Brussel

Tijdens het academiejaar 2015-2016 kregen de studenten uit het eerste jaar Interieurvormgeving van Luca School of Arts de opdracht om een project uit te werken voor de daklozen van Brussel. In de maand mei stelden ze hun projecten voor aan een jury van vier (ex-)daklozen van de vzw DoucheFLUX. Het werd een aangename en bijzonder leerrijke ontmoeting.

## Gaat interieurvormgeving alleen over 'luxe'?

Als je over 'Interieurvormgeving' spreekt, dan denk je vaak in de eerste plaats aan de mooie, maar vooral dure inrichting van indrukwekkende gebouwen.

Toch bestrijkt het werkveld van de Interieurvormgever een veel ruimer gebied.

Met de opdracht 'Kindness' wilde de opleiding de studenten aanmoedigen om op een kritische manier te kijken naar de wereld rondom.

Vanuit die kritische blik kan de vraag worden gesteld hoe een Interieurvormgever een positieve bijdrage kan leveren aan de maatschappij.

## Van een kartonnen doos naar een bed is vaak een te grote stap

Voor een dakloze is het vaak moeilijk om terug te keren naar een vaste woning.

Soms moet je aanvaarden dat het enige wat je kunt doen is de dakloze zo menswaardig mogelijk dakloos te laten zijn.

Dat is de kern van deze ontwerpopdracht: hoe kan je als interieurvormgever het leven van een dakloze op straat menswaardiger maken.

Om de studenten houvast te bieden, werd een aantal thema's aangereikt: privacy, sociaal contact, binnen (onder dak)/buiten, (gezondheids) zorg, onderwijs, voeding.

Algauw vonden de studenten echter hun eigen weg, verdwenen de thema's naar de achtergrond en werd de concrete inhoud van elk afzonderlijk project belangrijk.

Je kan de complexiteit van het leven op

straat immers niet opdelen in enkele eenvoudige thema's.

## De resultaten zijn vaak moeilijk onder te brengen in een categorie

De studenten werkten per twee of per drie. Als ontwerper moet je immers binnen een team kunnen functioneren.

Als resultaat van deze groepsopdracht werd een werkend prototype verwacht.

De ontwerpen kan je 'hybride' noemen.

Zijn het 'ruimtes', 'meubels', 'objecten', 'voertuigen'?

Vaak zit in het ontwerp wel een aspect uit meerdere categorieën:

een fiets die ook een tent is, een koffertje met daarin een badkamer, een jas waarin je kan overnachten.

Sommige projecten gaan verder dan alleen het te ontwerpen 'ding':

groentetuintjes op onbenutte plekken waarvan de opbrengst wordt verkocht in verplaatsbare winkelstalletjes, een systeem dat daklozen de kans biedt om interessante of levensnoodzakelijke informatie met elkaar te delen...

Wat alle projecten in ieder geval met elkaar gemeen hebben is de poging om een positief antwoord te geven op de problematiek van het leven op straat.

En wat zeker opvalt is de poëzie die spreekt uit elk van deze ontwerpen.

Érik Roger

[www.radiopanik.org](http://www.radiopanik.org) 105.4 fm à bruxelles  
Uitzending te herbeluisteren op  
DoucheFLUX.be



Photo : DoucheFLUX

## COLOPHON

Ont collaboré à ce numéro: David Trembla, Aube Dierckx (coordinatrice), Laurent d'Ursel, Patrice Rousseau, Elena Pricop-Luca, Milou, Erik Roger, Charlotte Zwemmer, Pierre de Ruette, Enrico Alberti, Arnaud Dubuc (chargé de communication de l'ARC), Patrice Rousseau, Amiral Lin Soil, Léa Aubrit, Jamie Lee, Martial, Les élèves du Collège Roi Baudouin, Les étudiants du Collège Sint Lukas. Crédits photos: DoucheFLUX, Aube Dierckx, Jamie Lee. Mise au net: Xavier Löenthal. Relecture: Catherine Meeùs.

Merci à tous les précaires qui, de près ou de loin, nous ont convaincus de ne pas baisser les bras.

[www.doucheflux.be](http://www.doucheflux.be)  
[contact@doucheflux.be](mailto:contact@doucheflux.be)

Éditeur responsable/Verantwoordelijke uitgever: Laurent d'Ursel, rue Coenaertsstraat 44, 1060 Bxl